

EMILIA MASSON

## LES REPERTOIRES GRAPHIQUES CHYPRO-MINOENS

A l'occasion du congrès mycénologique de Rome, on a fait le point sur l'ensemble des documents chypro-minoens qui étaient connus jusqu'à la date de 1967<sup>1</sup>. Ultérieurement, de nouveaux spécimens sont sortis du sol chypriote, ce qui permet de faire un certain progrès dans l'étude des écritures appelées chypro-minoennes, bien qu'elles continuent à garder leur secret.

On sait que la documentation vient essentiellement de Chypre même, une série plus restreinte provenant du site de Ras Shamra, l'ancienne Ugarit. Dans cet ensemble, les textes de Ras Shamra constituent un groupe à part, avec une présentation et une graphie spécifiques; on y voit surtout deux tablettes assez complètes, de petits fragments de tablettes et des objets inscrits divers<sup>2</sup>; depuis quelques années, aucune nouvelle pièce n'est apparue à Ras Shamra. Dans ce rapport, nous laisserons de côté cette branche orientale des écritures chypro-minoennes, pour nous consacrer au problème déjà assez complexe des documents de l'île.

Avant tout, deux questions générales se présentent: à quelle époque l'écriture a-t-elle été introduite à Chypre et comment a-t-elle évolué, et en second lieu, dans quelles parties de l'île était-elle le plus utilisée? Malheureusement, notre documentation encore très fragmentaire ne permet que d'entrevoir des réponses.

Pour la chronologie, les constatations des archéologues nous permettent déjà de remonter jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle la prospérité de la ville ancienne du site d'Enkomi

---

<sup>1</sup> Olivier Masson, «Les écritures chypro-minoennes et les autres écritures chypriotes», *Atti Roma*, I, pp. 417-425.

<sup>2</sup> Publications par O. Masson, chez C. F. A. Schaeffer, *Ugaritica* III, Paris 1956, pp. 233-250, et dans *Ugaritica* VI, 1969, pp. 379-392.

commençait à s'accroître<sup>3</sup>. On place à cette époque le peson d'Enkomi (fouilles de 1967) portant six signes bien gravés, qui serait de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, et le plus ancien fragment de tablette d'Enkomi (connu depuis 1955), qui appartient selon M. Dikaios à la fin du XVI<sup>e</sup> ou au début du XV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Par rapport aux modèles crétois supposés, ces premiers documents conservent encore une ressemblance assez remarquable, à la fois pour la structure des signes, le ductus de l'écriture et même le type de tablette employé (le fragment retrouvé rappelle beaucoup certaines tablettes crétoises en linéaire A). Cependant, sur ces documents archaïques, on aperçoit les premiers traits d'un développement particulier à Chypre. Ils nous paraissent montrer déjà un certain éloignement par rapport aux modèles crétois, et ces premières caractéristiques d'un développement local nous font supposer que l'écriture a été introduite à Chypre plus tôt qu'on ne le pense, c'est-à-dire déjà vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>.

La deuxième question est de savoir dans quelles parties de l'île on pratiquait l'écriture, et comment elle évoluait suivant les régions. Ici encore, bien sûr, nos sources sont très lacunaires; toutefois, les très nombreux objets inscrits découverts presque partout à Chypre nous permettent de dresser une carte montrant que l'écriture était utilisée en maints endroits durant la période du Bronze récent. D'après la forme de certains signes, qui pourrait être propre à tel ou tel site, on pourrait imaginer qu'il existait plusieurs séries d'écritures, variant suivant les régions et servant vraisemblablement à noter des langues différentes<sup>7</sup>. Comme on l'a déjà suggéré, cette situation serait dans une certaine mesure comparable à celle de l'époque classique, où l'on utilise au moins deux répertoires très voisins (syllabaire le plus répandu ou syllabaire commun, et syllabaire occidental ou «paphien»), et deux

<sup>3</sup> Voir le résumé historique de J.-C. Courtois, «Splendeur d'Enkomi-Alasia...», dans *Archéologie Vivante* II.3, 1969, pp. 93-101.

<sup>4</sup> Reproduction dans *Syria* 45, 1968, p. 267 et fig. 3 (à retourner); cf. E. Masson, *Minos* 10, 1969, pp. 64-77.

<sup>5</sup> Nouvelle étude par E. Masson dans *Minos*, *loc. cit.*, avec bibliographie et dessins.

<sup>6</sup> Cf. O. Masson, dans *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris 1961, pp. 34-38.

<sup>7</sup> On sait que J. F. Daniel *AJA* 45, 1941, pp. 279-282, avait procédé à un premier classement des signes chypro-minoens, suivant la nature des objets inscrits.

langues non apparentées, le grec (sous la forme du dialecte chypriote) et cette langue inconnue dénommée «étéochypriote»<sup>8</sup>.

A l'heure actuelle, un seul site nous fournit des renseignements relativement abondants sur les écritures du Bronze récent, entre le XVI<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle: il s'agit du site d'Enkomi (soit Enkomi-Alasia dans la terminologie de M. Schaeffer), dont nous allons examiner en détail les documents.

Après la première période archaïque, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, que nous avons caractérisée ci-dessus par rapport aux modèles crétois supposés, comme un stade de formation et de tâtonnement, nous voyons au XIV<sup>e</sup> siècle un système d'écriture déjà assez perfectionné, que nous voudrions considérer maintenant comme une des nombreuses créations originales de l'île.

C'est durant les XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles que nous relevons à Enkomi un type unique d'écriture, qui a dû servir à noter une seule langue, laquelle serait, selon nous, celle des «indigènes» par opposition à la langue des tablettes, dont il sera question plus loin. Les vestiges de cette écriture sont conservés sur des objets très hétérogènes, mais dont le plus grand nombre appartenaient sans doute à la vie quotidienne: ainsi, des vases, des bols, des outils divers, et surtout les fameuses petites boules d'argile, qui, comme on le sait, ont été trouvées un peu partout à Enkomi, sauf dans les tombes. Ces objets portent presque tous des inscriptions très courtes, limitées en général à une ou deux séquences, et qui, selon notre opinion, doivent représenter des noms propres<sup>9</sup>.

Actuellement, nous disposons d'un seul texte long dans cette écriture. C'est une pièce très particulière, déjà unique en son genre dans le monde égéen, le grand cylindre en terre cuite (longueur 5 cm.) mis au jour en 1967 par la mission de M. Schaeffer<sup>10</sup>. La surface entière du cylindre est couverte sur 27 lignes d'une

---

<sup>8</sup> Cf. O. Masson, «Écritures et langues de la Chypre antique», dans *Archäol. Anzeiger*, 1967, p. 619.

<sup>9</sup> De son côté, M. P. Dikaios est parvenu à une conclusion analogue, dans son grand ouvrage *Enkomi, Excavations 1948-1958*, I, Mayence 1969, pp. 103-104, etc. (mais nous ne pensons pas qu'il puisse s'agir, comme il le suppose après d'autres, d'objets de jeu, «a kind of game of marbles»).

<sup>10</sup> Remarques préliminaires de C. F. A. Schaeffer, *CRAI*, 1968, pp. 604-606 et fig. 1; O. Masson, *ibid.*, pp. 606-611 et fig. 1.

belle inscription, qui est pratiquement intacte, et constitue de ce fait le seul texte chypro-minoen de quelque longueur qui ait été conservé en entier. Malheureusement, le texte comporte de nombreuses répétitions, et il nous renseigne moins qu'on ne pouvait l'attendre à première vue sur ce syllabaire et sur sa langue. Ainsi, sur 76 signes, nous distinguons seulement 36 caractères différents, parmi lesquels nous en retrouvons 33 dans le répertoire des boules inscrites.

Les petites boules inscrites, qui sont aujourd'hui au nombre d'environ 80 —dont la plupart encore inédites— demeurent donc la source la plus importante pour l'étude de cette écriture. Les boules portent en moyenne 4 à 5 signes, qui sont presque toujours répartis en deux groupes: le premier, plus long, est constitué le plus souvent de 3 à 4 signes, tandis que le second, sauf rares exceptions, ne compte qu'un seul signe.

Nous avons donc essayé d'établir un premier répertoire des signes des boules; la tâche est assez difficile, car la forme de ces petits objets ronds ne favorise pas l'incision de caractères bien réguliers; en outre, on a l'impression de trouver presque autant de scribes que de boules, certains devant d'ailleurs être très maladroits et peu experts dans leur écriture. Dans ce répertoire, nous avons pu relever environ 63 signes différents, de structure claire, avec pour certains des graphies variables. A ce chiffre, on peut ajouter trois hapax de forme incertaine, que nous avons classés à part. Enfin, ce répertoire de base pourrait être complété par quelques autres caractères fournis par des objets du même groupe, ce qui nous amènerait à un syllabaire encore incomplet possédant au minimum 70 signes différents. Dans ces conditions, on peut supposer que l'écriture chypriote des XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles se trouvait à peu près au même stade d'évolution que le linéaire B mycénien (mais sans connaître un système d'idéogrammes).

Quelle sorte de langue est notée dans ces documents? Malheureusement, la nature des objets est peu révélatrice, et ne laisse apparaître que quelques vagues indications. Par exemple, on peut présenter des remarques sur la structure des mots, et les caractéristiques des finales.

Il est intéressant d'examiner la longueur des mots, étant donné que ces objets portent toujours une marque de séparation (petite barre verticale) entre les mots. On constate alors que le nombre

de signes dans une séquence varie entre deux et cinq et que jamais il ne dépasse cinq signes, les groupes de trois et quatre signes étant les plus courants; cette observation s'applique d'ailleurs à presque tous les documents chypro-minoens. D'autre part, on rencontre souvent un signe unique: sa signification pourrait varier, suivant la nature de l'objet. Il pourrait s'agir d'un symbole, par exemple sur les vases; on songe aussi à une abréviation quelconque, ainsi en particulier sur les boules, lorsqu'on a une inscription du type «3 signes + 1 signe» ou «4 signes + 1 signe»; enfin, il n'est naturellement pas exclu qu'un signe unique corresponde à un mot bref, ce qui pourrait être le cas dans le texte du grand cylindre de 1967.

Les inscriptions brèves des boules et de certains autres objets (bols de bronze, enclume, etc.) renferment, à notre avis, des noms propres. En raisonnant par analogie, il est peut-être permis de considérer les boules inscrites comme des espèces de tessères, sur lesquelles figureraient un nom suivi d'un patronyme, ou suivi d'une abréviation quelconque, en songeant à certains documents de la civilisation grecque<sup>11</sup> ou de la civilisation akkadienne<sup>12</sup>. En tout cas, nous rencontrons sur les boules des séquences identiques, et surtout une certaine régularité dans les fins de mots. Ainsi, 23 séquences sur les boules, et quelques-unes sur des objets divers, sont terminées par le signe **𐤀**, qui représente certainement la finale la plus importante de ces documents; un autre signe, **𐤁**, qui est comme le précédent toujours en position finale, se retrouve sur cinq séquences différentes des boules<sup>13</sup>.

En plus de ces finales, il faut attirer l'attention sur deux signes, la petite flèche et le signe **𐤂**, qui également jouent un rôle important dans les fins des séquences, mais d'une manière plus «mobile». En effet, on trouve des séquences identiques, attestées

<sup>11</sup> Les tessères de Mantinée, en Arcadie, sont des sortes de médailles en argile, plates ou légèrement renflées, portant sur une face un nom d'homme au nominatif, soit seul, soit suivi du patronyme au génitif; voir *IG V*, 2 n.° 323.

<sup>12</sup> Il existe une série de petites pyramides en argile portant des noms d'ouvriers et leur métier, servant de jetons de présence, cf. Mogens Weitemeyer, *Some Aspects of the Hiring of Workers in the Sippar Region at the Time of Hammurabi*, Copenhague 1962.

<sup>13</sup> J'ai étudié ces questions plus en détail dans une communication à paraître, *Actes du premier congrès international des études chypriotes 1969*.

avec ou sans elles. Ainsi la petite flèche termine de nombreux mots, parmi lesquels on peut retrouver dans quelques exemples l'attestation d'un radical dépourvu de désinence.

Pour ces deux séries de finales, on peut encore remarquer le phénomène suivant. Alors que les deux signes de la première série sont toujours caractérisés par l'emploi en position finale, ceux de la seconde série peuvent figurer indifféremment au début, au milieu ou à la fin d'une séquence.

Cette écriture demeure en usage jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, mais nous n'avons pas les moyens de suivre son évolution au cours des siècles: les rares documents dont on dispose ne nous apprennent presque rien sur les modifications qu'elle a pu subir, et d'autre part, la chronologie des petits objets inscrits ne se laisse pas toujours établir clairement par les résultats de l'archéologie.

Mais parallèlement à ce système d'écriture, on voit apparaître à Enkomi vers la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XII<sup>e</sup> siècle de nouveaux documents qui forment un groupe cohérent et original. Il s'agit des textes figurant exclusivement (du moins jusqu'à présent) sur des tablettes en terre cuite. Nous en comptons maintenant quatre fragments importants: les deux premiers ont été trouvés, on le sait, par M. Dikaios en 1952 et 1953<sup>14</sup>; deux autres proviennent des fouilles de M. Schaeffer, l'un mis au jour en 1953<sup>15</sup>, et l'autre découvert tout récemment, en novembre 1969<sup>16</sup>.

Cette catégorie d'inscriptions, tout en ayant une parenté évidente avec les documents de la série des boules examinés ci-dessus, en diffère sur de nombreux points. Tout d'abord, on a seulement affaire à des tablettes, alors que ce type de document est inconnu dans l'autre série. Il semble que ces tablettes aient la même forme et à peu près les mêmes dimensions (largeur théorique 18 cm. pour la tablette Dikaios de 1953), et que le texte était disposé de la même manière: deux colonnes au recto, deux ou trois colonnes au verso, la tablette devant être tournée de bas en haut pour la suite de la lecture. La présentation de ces textes est impeccable, les signes étant gravés très finement et

<sup>14</sup> Nous donnons une nouvelle édition détaillée de ces fragments dans deux articles de *SMEA* 11, 1970, pp. 73-102.

<sup>15</sup> Quelques détails chez O. Masson, *Atti Roma* I, p. 421.

<sup>16</sup> Je n'ai pas encore eu la possibilité d'étudier cette pièce. [Voir les *Addenda*].

avec beaucoup de soin, ce qui montre que les scribes des tablettes (actuellement on peut distinguer deux mains) étaient très habiles.

Que peut-on dire sur l'écriture des tablettes? Alors que les signes du premier groupe sont caractérisés par un mouvement souple, presque arrondi, l'écriture des tablettes a un ductus différent, les signes étant très carrés, et l'aspect général rappelant dans une certaine mesure les tablettes chypro-minoennes de Ras Shamra.

D'autre part, l'écriture des tablettes nous semble être parvenue à un stade nettement plus évolué. Sur les trois fragments connus avant 1969, qui offrent environ 880 signes lisibles, nous avons pu relever seulement 51 signes différents<sup>17</sup>. Ceci permet de supposer, étant donné la longueur des textes disponibles, que le syllabaire doit être presque entièrement connu, et se présente comme un syllabaire perfectionné, ne dépassant pas le chiffre de 55 à 60 signes. Ce syllabaire aurait par conséquent déjà atteint le même niveau d'évolution que le syllabaire chypriote archaïque et classique<sup>18</sup>. Aussi pourrait-on remarquer que l'écriture de ces tablettes représente le syllabaire égéen le plus évolué pour la fin de l'âge du Bronze.

On doit maintenant se demander quel genre de textes contenaient ces tablettes. Comme on l'a vu, ce sont des documents assez longs. Mais on pourrait distinguer deux catégories de textes. En premier lieu, les deux fragments de M. Dikaios ne montrent pas de caractéristiques spéciales, et pourraient contenir aussi bien un long message que le récit d'un événement ou d'un mythe. Mais le premier fragment de M. Schaeffer (1953) révèle un texte d'aspect différent. Le recto est inscrit de la manière habituelle, mais on note des répétitions assez remarquables: par exemple, les trois premières lignes commencent par des séquences identiques; une répétition analogue figure aux lignes 18 et 20. Quant au verso, il est encore plus notable: le texte se trouvant disposé sur trois colonnes, dans des espèces de casiers ou paragraphes

<sup>17</sup> Tel est le chiffre que nous proposons dans notre étude de *SMEA* 9, 1970; antérieurement, Ventris, *Antiquity* 27, 1953, p. 236, était arrivé à un total de 58 signes.

<sup>18</sup> Cf. O. Masson, *ICS*, p. 38, avec bibliographie.

ayant chacun 2 à 4 lignes. Le mauvais état de conservation du verso ne permet pas de lire complètement cette inscription singulière; cependant, on voit qu'il y a là aussi de très nombreuses répétitions, notamment dans les fins des paragraphes. A partir de ces données, on peut donc imaginer qu'il s'agirait ici d'un hymne religieux, ou peut-être d'un texte de loi<sup>19</sup>.

Au sujet de la langue renfermée dans ces tablettes, on formulera quelques remarques. Comme il s'agit de textes assez longs, au contraire des inscriptions du premier groupe, nos sources sont plus éloquentes. D'abord, pour la structure des séquences ou mots, on peut constater que les mots sont toujours composés de deux à cinq signes, et qu'on ne trouve jamais un signe seul, au contraire de ce qui se passe pour l'autre série. D'autre part, on rencontre assez souvent la succession de deux signes identiques, figurant soit comme un mot, soit dans une séquence plus longue, ce qui n'arrive pratiquement jamais dans les inscriptions de l'autre série.

Enfin, la remarque la plus importante concerne la structure des mots. En étudiant systématiquement les terminaisons de chaque séquence, nous avons pu constater qu'un certain nombre de mots apparaissent à plusieurs reprises, pourvus de la même finale ou de différentes finales<sup>20</sup>. D'autre part, mais sur un très petit nombre d'exemples, on a pu remarquer la présence d'une sorte de préfixe. La plupart du temps, deux signes d'une même séquence demeurent fixes, et se trouvent le plus souvent postposés, plus rarement préposés; ces deux signes pourraient représenter le «radical», qui parfois se rencontre à l'état pur, mais plus souvent encore suivi d'une ou deux désinences. Aussi a-t-il été possible d'établir des séries de séquences comportant le radical et une ou plusieurs formes élargies, qui apportent une preuve indéniable de la présence de flexions dans cette langue.

Il reste encore à définir le rapport entre ces deux groupes de

<sup>19</sup> Comme on sait, Ventris, *op. cit.*, p. 237, note, avait pensé que le fragment Dikaios 1953 pouvait renfermer un poème, en raison des variations dans la longueur des lignes et de l'alternance dans les signes finaux des lignes 10-14. Ces arguments ne nous paraissent pas emporter la conviction.

<sup>20</sup> Voir notre chapitre «Étude des mots» dans *SMEA* 11, 1970, pp. 92-94.



documents, et leurs rôles respectifs dans la ville ancienne d'Enkomi. Au premier abord, on pourrait penser que les tablettes représenteraient des documents importants rédigés dans une langue «officielle», utilisant une écriture plus perfectionnée, peut-être accessible à un nombre limité d'utilisateurs, alors qu'une plus vaste partie de la population pratiquait une écriture plus rudimentaire. Mais nous pensons qu'une telle hypothèse doit être finalement écartée, en raison de toutes les différences que nous avons cru pouvoir constater entre les deux séries d'inscriptions. Dans ces conditions, on pourrait supposer que les tablettes viennent d'ailleurs, ou plutôt, que leur existence correspond à l'arrivée et à l'installation temporaire d'une nouvelle population.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation des écritures à Chypre durant la période finale du Bronze récent. Mais il reste une dernière question à poser, qui est un peu de tradition à la fin d'un rapport de ce genre: quelles sont, actuellement, les possibilités d'un déchiffrement? La découverte d'une bilingue serait évidemment la solution idéale, mais les années passent sans qu'une telle trouvaille soit apparue. De même, l'espoir de disposer un jour d'un document pourvu d'idéogrammes demeure très mince, car il semble que les écritures chypro-minoennes n'aient jamais connu le système idéographique. On peut seulement souhaiter qu'une aide soit apportée par la présence de chiffres dans des textes plus détaillés: en effet, en dehors des chiffres isolés sur des anses de vases<sup>21</sup>, on connaît maintenant deux petites inscriptions où figurent des nombres à côté d'un contexte<sup>22</sup>.

En conclusion, nous sommes réduits à la démarche la plus difficile et la moins prometteuse, qui consiste à essayer d'éclaircir l'énigme de ces écritures à l'intérieur d'elles-mêmes, sans l'aide d'un élément extérieur plus éloquent. Cette voie est pénible, mais peut-être pas sans issue. Une première étape de nos recherches chypro-minoennes a été consacrée uniquement à l'étude des si-

<sup>21</sup> Des exemples déjà chez Daniel, *AJA* 45, 1941, p. 280.

<sup>22</sup> D'une part, un tesson d'Enkomi portant deux lignes avec des chiffres, publié par P. Dikaios, dans *Europa, Festschrift E. Grumach*, Berlin 1967, pp. 84-85 et pl. VIb; d'autre part, un bol d'argent du même site, fouilles de la mission Schaeffer (1963), avec quatre signes suivis de chiffres, cf. O. Masson *Minos* 9, 1968, p. 66.

gnes, afin d'arriver à les identifier aussi précisément que possible, et à un examen minutieux des textes, pour en tirer le maximum de renseignements et pour aboutir à un classement des objets. Il faut ajouter que durant ce travail, nous n'avons à aucun moment cherché à faire des comparaisons avec d'autres écritures égéennes, ce qui aurait pu, à notre avis, nous influencer dans la reconstitution de tel ou tel signe de structure incertaine, et nous entraîner éventuellement à des identifications trop rapides, qui peuvent être dangereuses. De la même manière, nous n'avons pas fait intervenir ici des rapprochements avec d'autres systèmes d'écriture, ni émis d'hypothèses concernant les langues contenues dans les documents.

De ce travail très lent, nous n'attendions pas de révélations importantes. Cependant, il nous semble avoir apporté des résultats encourageants, à la fois pour l'écriture, puisque nous pensons pouvoir reconnaître l'existence de deux syllabaires assez différenciés, et pour le problème linguistique, car nous croyons à la présence d'au moins deux langues, qui appartiendraient à des groupes linguistiques différents.

#### ADDENDA

Entretiens, nous avons eu l'occasion d'étudier de près le quatrième fragment de tablette, trouvé à Enkomi en novembre 1969; pour les circonstances de la découverte, voir C. F. A. Schaeffer, chez V. Karageorghis, *BCH* 94, 1970, pp. 249-251 et fig. 99. Il s'agit là d'une pièce importante, contenant environ 430 signes, qui couvrent le recto et le verso et sont disposés sur deux colonnes. Le texte est rédigé par un scribe différent de ceux des autres documents (le troisième dans la liste actuelle); il ne comporte pas de particularité dans sa structure, et semble bien avoir un caractère narratif. Cette pièce importante enrichit sensiblement nos connaissances sur ce groupe d'écritures et sur sa langue, et nous permet en même temps d'apporter quelques rectifications, notamment dans le classement des signes. En premier lieu, elle apporte trois signes nouveaux; elle montre aussi que certains caractères assez rares, que nous avons voulu traiter comme des variantes, représentent bien des signes à part (ainsi les nos 6a, 12a, 29a et 44a, voir *SMEA* 11, p. 87, fig. 5); nous obtenons ainsi un répertoire de 58 signes. D'autre part, nos listes

de mots avec des terminaisons différentes se trouvent sensiblement augmentées, et l'on peut arriver désormais à un essai de classement plus systématique dans ces flexions. Enfin, détail intéressant, le fragment de 1969 apporte la première preuve indéniable de l'emploi du système décimal à Chypre à cette époque. En effet, à trois reprises, une dixième ligne se termine par une marque ronde (gros point) qui devait servir de repère; une marque analogue figure déjà à la fin de la ligne 20 du grand fragment trouvé par P. Dikaios en 1953, et reçoit ainsi son explication (cf. *SMEA* 11, p. 76).

## DISCUSSION

Prof. SZEMERÉNYI acted as Chairman.

Mme EMILIA MASSON presented her report on «Les répertoires graphiques chypro-minoens», which she set forth along with the projection of slides.

SZEMERÉNYI.—I should like to congratulate Mme Masson on this fascinating report on the Cypro-Minoan documents and studies on the scripts —and perhaps on the content of these tablets.

LEJEUNE.—Dès le Colloque de Gif-sur-Yvette, il a semblé aux mycénologues qu'il y avait une province scientifique annexe, celle des syllabaires chypriotes, sur laquelle il était bon d'avoir de temps en temps des rapports faisant le point des résultats de la recherche. Depuis 1955, on a traversé une période d'assez grands tâtonnements, mais il est incontestable qu'à l'heure actuelle —et c'est justement un des caractères les plus remarquables du rapport de Mme Masson— nous avons tous le sentiment qu'un pas en avant a été fait, grâce à l'intervention de documents nouveaux et grâce au travail extrêmement patient (et probablement assez ingrat au début) que Mme Masson a eu le courage de faire sur ces documents, ceci jusqu'à la dernière minute, pour nous apporter les nouvelles les plus fraîches sur le dernier fragment. Je tenais à marquer, en souvenir du premier Colloque, le pas en avant considérable qui a été franchi maintenant et, après le Président Szemerényi, à en féliciter à mon tour Mme Masson.

MÜHLESTEIN.—En ce qui concerne les fragments à cinq séquences par ligne, dont certains ont pensé que c'étaient des vers et qui ont, selon votre exposé, de treize à dix-huit signes sur chaque ligne, je rappelle que l'hexamètre grec a de treize à dix-sept syllabes. Je ne veux pas dire que ce sont des hexamètres grecs: cela pourrait être des hexamètres non grecs.

Mme MASSON.—Il me semble qu'il faudrait alors une alternance régulière, que je ne pense pas retrouver dans les tablettes. Je ne peux rien affirmer, mais, réflexion faite, je crois qu'il ne s'agit pas de poésie, sauf, peut-être, dans le cas de la tablette conservée au Louvre, qui comporte beaucoup de répétitions et qui pourrait être un hymne très proche, dans sa présentation matérielle, des hymnes ougaritiques.

OLIVIER.—Si, comme vous l'avez signalé, les quatre fragments de tablettes ont été trouvés dans des murs dont la date est connue, il semblerait qu'on doive tenir compte d'un écart chronologique entre la date des tablettes elles-mêmes et celle de leur réemploi pour la construction des murs.

Mme MASSON.—En tout cas, ces tablettes sont un groupe très cohérent et je suis tentée d'accepter la chronologie des archéologues, avec une marge d'un siècle, mais je crois qu'elles sont toutes à peu près de la même date.

ÅSTRÖM.—I would like to point out that we shall probably see the publication of these tablets very soon. I have talked with Mrs Masson about the publication of a series of fascicles on the Cypro-Minoan script in the *Studies in Mediterranean Archaeology*, and to begin with, one might include all the objects of pottery and bronze with incised signs which have been found all over Cyprus. As far as chronology is concerned, I would like to say that there is quite a lot of pot-marks from about 1600 B.C., and that there is also an inscribed handle from Kalopsidha, found in a Middle-Cypriot house. The sign, consisting of two horizontal strokes and a vertical one below, may be, if it is not a numeral, the earliest sign in Cyprus, dated to about 1600. At that time there was contact between Cyprus and Crete, as shown by sherds of Cypriot pottery found in Crete.

LEJEUNE.—A-t-on trouvé des boules du même type sans aucune inscription?

Mme MASSON.—A ma connaissance, on a retrouvé trois ou quatre exemplaires dépourvus d'inscription, en général très petits et de forme très irrégulière; peut-être les a-t-on rejetés comme impropres à être inscrits? Sur un autre spécimen, on voit quelques traits gravés qui donnent l'impression d'un premier essai de gravure, qui aurait été abandonné.

LEJEUNE.—D'après votre description, il paraît que les boules inscrites ne sont pas régulièrement sphériques.

Mme MASSON.—On ne pourrait pas jouer aux billes avec de telles boules.

LEJEUNE.—Il paraît donc que ces boules ont été fabriquées seulement pour servir de support à une courte inscription.

Mme MASSON.—Ces boules inscrites ne semblent pas avoir de parenté directe. Mais, comme je l'ai dit dans mon rapport, on pourrait évoquer deux comparaisons plus lointaines, l'une avec des objets akkadiens en forme de tétraèdres, et l'autre, avec les tessères en argile de Mantinée.

LEJEUNE.—Dans le monde classique il y a une catégorie d'objets qui ne sont pas sphériques et qui ne ressemblent pas du tout aux boules de Chypre, qu'on appelle généralement des «tessères». Elles ont des formes, des aspects et des matériaux très divers et n'ont pas d'autre raison d'être, elles aussi, que de servir de petits supports d'écriture. Je prends «tessère» dans le sens le plus large, que ce soit des tessères d'hospitalité ou toute autre espèce de tessères.

SZEMERÉNYI.—May I recall that when the first Ras Shamra inscriptions came to light in the late twenties, Bauer and Virolleaud about the same time tried, in the sign groups they had established, to play, so to speak, with certain Semitic words. Both assumed, for instance, that in an inscription of this kind the word *melek* «king» must occur.

Mme MASSON.—Effectivement, j'ai songé à une démarche de Bauer dans son déchiffrement de l'ougaritique. Il est parti des signes uniques qui se trouvaient isolés entre deux «clous» de séparation, pour supposer qu'il s'agissait d'une langue sémitique. Les langues sémitiques comportent, en effet, un certain nombre de monosyllabes, notés par un seul signe alphabétique ou syllabique. Par exemple, en akkadien, des signes uniques correspondent à des mots brefs, tels *u*, la copule pour «et», *sa*, le pronom relatif, etc. Or, sur nos tablettes chypro-minoennes, on ne voit pas de signes isolés. C'est pourquoi il me semble qu'on doit écarter, tout au moins pour les tablettes (car le rouleau d'Enkomi présente des signes isolés) la possibilité de retrouver une langue sémitique.

DE HOZ.—Il y a quand même de fortes ressemblances formelles de détail entre la tablette chypro-minoenne du Louvre et celles d'Ugarit. Je me demande s'il n'y a pas là une voie d'accès pour le déchiffrement.

Mme MASSON.—Du fait de sa situation géographique, Chypre est évidemment exposée à des influences sémitiques. C'est pourquoi, pour des parallèles matériels, je cherche toujours, en premier lieu, du côté sémitique. L'écriture des tablettes, au moins dans son ductus, a pu être influencée par le cunéiforme, mais la question de la langue demeure à part. Quant au déchiffrement, je pense qu'il est hasardeux de comparer les schémas formels des textes ou les formes des signes qu'on ne lit pas encore avec ceux d'autres écritures. Personnellement, je crois que le seul chemin à suivre, pour le moment, est d'analyser les textes pour faire des constatations qui, un jour, pourront peut-être aider à un éventuel déchiffrement.